

László Havas (Debrecen)

## L'ÉPITOMÉ COMME UN REPRÉSENTANT DU GENRE NARRATIF

Le bréviaire, autrement dit l'épitomé, a été pris, jusqu'à un passé tout récent, pour l'oeuvre qui témoigne de la dégénérescence de la littérature et de l'esprit romains. Par contre, les recherches de ces dernières années paraissent prouver le contraire, en ce qui concerne, au moins, le Haut Empire<sup>1</sup>. Cette interprétation récente est justement soutenue par l'oeuvre de P. Annius Florus qui créa l'épitomé historique comme genre littéraire, ou, tout au moins ce genre littéraire théorique nous a-t-il été connu, pour la première fois, par l'intermédiaire de son oeuvre. La vie et l'oeuvre de Florus nous montrent qu'il était un rhéteur bien instruit, qui a connu le monde à travers ses voyages et qui nous a laissé un oeuvre aux multiples genres, conformément à son activité. Ce grand oeuvre qui passe de la poésie des *poetae novelli*, influencée par la philosophie à travers un dialogue basé sur la rhétorique, à un bréviaire historique de grande influence, qui – contrairement au *panegyricus de Trajan*, l'oeuvre de Pline le Jeune, ne veut pas faire l'éloge de l'empereur, mais celui du *populus Romanus* qui avait été mis la première fois par Caton l'Ancien au centre d'une oeuvre historique. Tout cela prouve que ce n'était pas le manque d'éducation de Florus qui l'a empêché de réaliser des oeuvres plus étendues, mais qui était la concision de la composition et du style est un programme voulu. Florus appartient à la génération qui – bien qu'elle aie une vaste culture –, ne veut pas montrer sans cesse qu'elle est lettrée, et en même temps elle est gênée, d'un certain point de vue, par la grandeur de l'Empire Romain que les citoyens romains avaient acceptée auparavant sans réserve. De la manière de Pline l'Ancien, auteur de culture vraiment encyclopédique avait essayé de cristalliser, pour ses contemporains, le minimum des connaissances que tous les hommes érudits devaient connaître comme l'essentiel du savoir

---

<sup>1</sup> Dans ce domaine, v. tout récemment M. HOSE, *Erneuerung der Vergangenheit. Die Historiker im Imperium Romanum von Florus bis Cassius Dio*, Stuttgart - Leipzig, 1994; K. SALLMANN dans: *Handbuch der lateinischen Literatur der Antike...*, München, 1997, pp. 327-335. Ils formulent quelques thèses semblables à mes analyses antérieures (p.ex. *Le corps de l'Empire romain vu par les auteurs latins et grecs*, dans: *Autocoscienza e rappresentazione dei popoli nell'antichità*, a cura di M. SORDI, Milano, 1992, pp. 239-259), sans qu'ils semblent les connaître. C'est ainsi que je m'adresse ensuite plusieurs fois à mes recherches citées mentionnées pour diriger l'attention sur ces résultats passés sous silence. Voir tout de même M. VON ALBRECHT, *A History of Roman Literature*, rev. by G. SCHMERLING and by the author, Leiden, New York, Köln, 1997, pp. 1411-1420.

humain devenu entre-temps liquide, impénétrable et sans bord, Florus aussi essaie de présenter les questions essentielles en formes résumées et d'y répondre de la même façon, et – par surcroît – de telle manière que ces questions ne soient pas gonflées, ce phénomène étant une des suites habituelles de la fausse grandeur. Mais l'auteur s'efforce d'aborder même les problèmes de plus grande importance d'une humeur légère: il donne à ses lecteurs la possibilité d'une interprétation personnelle. En effet, les poèmes de Florus peuvent être interprétés, d'une côté, comme versicules de mètre trochaïque et presque populaires, mais de l'autre côté, pour comprendre leur esprit, il faut avoir une connaissance approfondie de la philosophie, de la mythologie et de la littérature.

Florus fut le premier à comprendre que l'édifice énorme de l'*imperium Romanum* – que, selon Tite-Live, on aurait pu encore sauver – n'était plus soutenable. Florus n'admire donc plus cette construction démesurée, mais il examine le peuple, le *populus Romanus*, qui, dès sa naissance, avait pu créer l'ordre de l'État en vigueur qui restait viril tant que le peuple romain restait viable. C'est-à-dire jusqu'au moment où, conformément à la croissance où, tout comme dans la nature organique, il a pris forcément la voie de la décadence marquée par le dessèchement dans le corps et par l'inertie dans le mouvement comme signes infaillibles de la vieillesse. Dans cette situation on peut compter seulement à un renforcement transitoire, mais l'anéantissement des choses de la nature est inévitable. Pour Florus, tout cela se manifeste dans la plus importante activité de l'Empire Romain: dans l'alternation de l'action de la guerre et de la paix. Cette conception n'est pas autre que le sentiment de vie pessimiste des cercles „intelligents” et clairvoyants qui peuvent réellement mesurer la situation politique et stratégique au début de l'époque Antoninienne. Ce sentiment se manifeste dans la conception des oeuvres littéraires qui présentent un état d'âme concret comme idéologie d'une époque ayant des doutes sur la grandeur vraie de l'empire et même, qui a renoncé à expliquer, à l'aide d'une conception synthétique, les questions les plus importantes de l'existence du monde et de l'*Imperium Romanum*. Mais, étant donné que Florus et plusieurs de ses contemporains ont eu une assez vaste érudition philosophique et littéraire, ils ont eu le talent de donner une nuance philosophique – tout comme Pline dans son *naturalis historia* – à ce supplément littéraire, épuisant les modèles dans les traditions de la littérature romaine. Pour Florus tout cela a apporté le succès, parce que son sentiment de vie imprégné du sens pratique a été bien compatible à cette conception de caractère naturaliste de la vie et de l'État qui se présentait d'une part dans la philosophie platonicienne, aristotélicienne et stoïque et, de l'autre part, dans l'historiographie romaine et encore dans le modèle formé par la rhétorique sur la décadence des moeurs. Cette théorie organique était naturelle à Rome car une bonne partie des citoyens romains possédaient encore cette conception du cultivateur qui identifiait l'ordre de l'univers – conformément à la loi du mouvement de la flore et de la faune – avec une renaissance éventuelle.

Cette conception de vie bien définie et, malgré ses nouveautés, toute traditionnelle, explique bien la vaste influence et la popularité de Florus. Bien qu'il soit moindre comme auteur, Florus est semblable à Pline l'Ancien. Ce dernier a pu influencer Florus dans ses caractéristiques avec ses *bella Germaniae* présentant les guerres de Rome et passe pour un

précurseur de Florus dans la mesure où Florus lui-même a écrit un manuel semblable (cf. *studiosi libri tres et dubii sermonis libri VIII*). Dans son chef d'oeuvre, la *naturalis historia* Pline a créé un schéma philosophique culturel qu'on peut nommer également supplément idéologique comme chez Florus, ce dernier ayant créé une pseudo-philosophie, mais avec une différence: alors que la conception de Pline est d'un caractère cosmique, celle de Florus est essentiellement organique. Mais il faut y ajouter qu'une certaine approche biologique n'est pas étrangère à Pline, et dans la conception de Florus il y a aussi certains éléments cosmiques<sup>2</sup>.

L'oeuvre de Florus basé sur des connaissances multiples de caractère rhétorique et une conception réaliste de l'histoire, bien qu'il n'ait pas été si profond que celui de Tacite (dans une relation rhétorique voir récemment: *TH. KÖVES-ZULAUF*, Reden u. Schweigen im taciteischen *Dialogus de oratoribus*, RhM 135, 1992, 316-341 – bibliographie supplémentaire) et si riche dans son contenu que celui de Pline l'Ancien, était assez important et caractéristique pour qu'il puisse laisser ses empreintes sur l'oeuvre des auteurs païens comme Appien, L. Ampelius, Rufius Festus, Pseudo-Victor ou bien comme Ammien Marcellin et Macrobe; et il a pu influencer même des auteurs chrétiens – en leur fournissant des exemples aussi – comme Tertullien, Minucius Felix, Augustin, Jérôme, Orose et encore Isidore de Séville et Jordanes.

L'*Épitomé* de Florus a un rôle précieux dans l'historiographie non seulement antique mais universelle aussi, puisque, à notre connaissance, c'est la première oeuvre qui adapte, systématiquement et avec un esprit de conséquence évident, la conception biologique à l'histoire d'un peuple, presque avec la prétention d'écrire l'histoire universelle. Au commencement de l'oeuvre, juste au début de la *praefatio* connue, l'auteur essaie de démontrer tout cela, quand il souligne que l'âge du peuple romain, avant le Principat d'Auguste, est de plus de sept cents ans, ainsi, à travers cela, ce n'est pas l'histoire d'un seul peuple qu'on peut connaître, mais les faits et gestes, la vie déroulée (*aetas*) du genre humain aussi (*praef.*, 1-2). Ce résumé présenté ci-dessus ne suit que les éditions servant d'étalon aujourd'hui, dans lesquelles on trouve unanimement l'expression *generis humani facta condiscant*. Mais, à vrai dire, c'est seulement le texte du *codex Bambergensis* (B) qui n'est soutenu que partiellement par la tradition textuelle dite c', qui a en somme la même valeur. Il paraît que le *codex Palatinus Lat. Heidelbergensis* (ante *Nazarianus* = N), de la même époque que le B (IX<sup>e</sup> siècle ?), justifie le mot *facta*, mais le N présente déjà *discant* au lieu de *condiscant*, la tradition textuelle est donc incertaine sur ce point. Et vraiment: le manuscrit P qui a presque la même valeur que le N, remontant tous les deux à c', comme origine commune donne *fata* et non *facta*, et la variante *fata* se trouve dans la tradition p' aussi qui

---

<sup>2</sup> Cf. *TH. KÖVES-ZULAUF*, Plinius über den Untergang der Stadt Pometia, RhM, 106, 1963, pp. 30-61 (= Kleine Schriften, Heidelberg, 1988, hrsg. von A. HEINRICH, pp. 148-198); Die Vorrede der Naturgeschichte des älteren Plinius, Wst., 86, 1973, pp. 134-184 (= KISchr., pp. 148-198); Plinius der Ältere u. die römische Religion, dans: ANRW, II/16.2, 1978, pp. 187-288. V. encore S. CITRONI MARCHETTI, Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano..., Pisa, 1991.



commencement du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C., a regardé Rome comme une espèce de somme du monde entier peuplé: *ἐπιτομή τῆς οἰκουμένης* (apud Galen., *De humero prolapso*, OMG 18,1 p. 347 K)<sup>4</sup>. D'autre part, l'image en question semble être très loin de la conception organique et moralisante qui caractérise toute l'oeuvre florienne. Pourtant, à propos de cette dernière remarque, nous ne pouvons pas laisser de côté le fait, que la *quasi tabella* mentionnée par Florus a rappelé aux lecteurs contemporains les tablettes votives peintes, qu'on a placées dans les temples en demandant aux dieux de détourner le mal et de donner la guérison (*mederi* - cfr. Tibull., 1,3,28). L'oeuvre historique de Florus a, dès le commencement, un but voilé - ce que prouvent plusieurs lieux et surtout la fin de l'*Épitomé* -, tout comme la préface de Tite-Live, qui offre certains *remedia* pour la *res publica* affaiblie par les guerres civiles, sans que l'auteur de Patavium ait été convaincu que l'empereur Auguste, dans son rôle de médecin, puisse accomplir complètement sa tâche, puisque, selon Tite-Live, il est incertain que les Romains soient capables de *remedia pati* (prae f., 9). Les rapports de cette image de Florus avec la conception biologique sont encore justifiés par le fait que les paroles parallèles chez Polémon sont citées également dans une oeuvre de médecine: chez Gallien. Il faut que nous précisions bien tout cela, parce qu'il sera impossible de comprendre la fin de l'*Épitomé* florien si on ne connaît pas la conception présentée ci-dessus; et cela a une importance, d'autant plus grande que ce n'est qu'à la fin de l'oeuvre qu'apparaîtra de nouveau la pensée, selon laquelle l'histoire de Rome a une grande signification pour le genre humaine; par contre, parallèlement, l'histoire événementielle présentée dans l'oeuvre semble s'occuper d'une autre question, c'est-à-dire d'un seul coté du problème: du rôle historique, donc de la vie du *populus Romanus*, conçu comme organisme. Mais de cette manière comme de l'autre, l'*Épitomé* florien, un représentant nouveau du genre narratif, montre en forme rapetissée une totalité, une conception globale de l'histoire qui veut exposer brièvement toutes les tendances essentielles du développement de l'humanité.

Pour Florus, qui commémore, selon toute probabilité, le 900<sup>e</sup> anniversaire de Rome, le vrai héros est le *populus Romanus*, pas Rome elle-même, ni les *principes*, contrairement à la conception de Tacite, avec qui Florus a des rapports intellectuels. Excepté le *populus Romanus*, il n'y a que deux personnalités qui préoccupent vraiment Florus: le premier est Romulus, qui, comme parent géniteur ou créateur divin forme le corps du peuple romain: *ex variis quasi elementis congregavit corpus unum populumque Romanum ipse fecit* (Flor., 1,1/1/9); l'autre c'est César Auguste, qui, comme *pater patriae*, en empruntant le rôle du médecin, peut rétablir pour un certain temps, la santé du corps ébranlé du *populus Romanus*, en freinant les maladies qui l'attaquent (ibid., 2,34/4,12/65). Et vraiment, même ces deux figures clés n'ont leur importance que par rapport au protagoniste, c'est-à-dire au peuple romain; de même que les autres *viri* qui ne font qu'incarner les moeurs ou les défauts, les déformations malades de cette masse - durant la vie du *populus Romanus*. Selon la préface, cette vie est un processus qui se déroule à travers quatre âges (*infantia, adulescentia,*

---

<sup>4</sup> Cfr. FR. PASCHOUD, *Roma aeterna*, Rome, 1967, p. 241.

*iuventus/iuventa, senectus*), dans le temps (400 - 150 - 150 - 200 ans) et dans l'espace (la ville de Rome et ses environs - Italie - tout l'univers), lequel processus comporte les divers types et développements d'États (*urbs - Italia - imperium; regnum - res publica libera - civitas biceps*) et en même temps divers états physiques et spirituels: comme enfant, il se bat, puis, comme adolescent, il prend des armes, comme adulte, il arrive à sa force virile, pour s'épuiser enfin, ses sèves étant diminuées (cfr. *decoxit - praef.*, 5-8).

Dans ce cours de vie, qui se déroule complètement selon l'ordre de la nature (cfr. *quattuor gradus processusque - ibid.*, 4), il existe un seul événement extraordinaire (cfr. *praeter spem omnium - ibid.*, 8), qui semble interrompre la marche de la nature: le rajeunissement qui rompt la vieillesse. Pourtant le mot *quasi* indique qu'il ne s'agit pas d'un rajeunissement ou d'une vraie renaissance, contraires à la nature, seulement d'une reprise heureuse des forces, qui est provisoire, pendant la période de la vieillesse ayant commencé ses débuts sous Trajan, mais durant encore au temps de la naissance de l'oeuvre, c'est-à-dire vers 147 ap. J.-C. - ce qui est soutenu par le mot *revirescit* de la tradition textuelle c, de toute façon préférable au mot *reviruit* du manuscrit B, au point de vue de la clause. Les lecteurs du moyen âge, les correcteurs et copistes humanistes ont très bien senti, combien l'historien considérait comme provisoire cette jeunesse retrouvée: dans certains manuscrits tardifs, traités et corrigés quelquefois par Pétrarque<sup>5</sup>, ou remontant à des tels livres, on lit la forme *reviresceret* au lieu de *revirescit* (p. ex. RegII.Mut.τ etc.). Il est vrai, qu'il existe un manuscrit où on trouve *revivescit* (E): ce manuscrit ne parle donc pas simplement du renforcement de l'Empire Romain, mais de sa véritable révivification et renaissance. Évidemment, cela n'est qu'une interprétation forcée et tardive.

Si Florus présente le monde selon le changement organique et biologique de ses quatre âges pour illustrer le *populus Romanus*, il ne le fait pas simplement en guise de comparaison, mais il utilise le même schéma et le même type de développement - et il semble, que ce soit la grande trouvaille de l'historien - au cours de la présentation concrète de l'histoire du peuple romain aussi, en complétant et en approfondissant les pensées de sa *praefatio*, ou bien en y ajoutant des nuances

1. L'*infantia* est l'époque des rois qui se rattache à l'*urbs*. Mais, selon l'historien, la ville n'est pas simplement l'ensemble des fossés et des murailles, parce que ceux-ci forment seulement l'*imago* de la ville (Flor., 1,1/1/, 8), par contre, la véritable *urbs*, c'est le peuple romain animé, capable de grandir, de se multiplier et de se perfectionner grâce aux réformes de sept rois, par lesquelles il connaît la *iustitia* (Romulus), la *religio* et la *disciplina* (Numa), le grandissement (Tullus Hostilius, Ancus Martius), la *dignitas* (Tarquinius Priscus, Servius Tullius) et la *libertas* (en réaction contre Tarquinius Superbus). Dans le cadre d'État, le peuple romain, tout comme son royaume, est un organisme vivant à qui sa croissance physique et spirituelle rend possible de passer à son adolescence.

---

<sup>5</sup> Pour cette question v. G. BILLANOVICH, Il Petrarca e gli storici latini, dans: Tra latino e volgare per C. DIONISOTTI, I, Padova, 1974, pp. 67-145, surtout pp. 87 sqq.

2. Au cours de son *adulescentia*, le peuple romain et son république libre, qui forment un ensemble, comme si c'était une famille, défendent leur liberté, leurs frontières et leurs alliés et, également, leur santé, vitalité ardente (1,17/22/, 1). Pendant cette période, les échecs subis à cause des ennemis étrangers (les Gaulois, Pyrrhus) ne sont, eux aussi, que des maladies aigües, dont le peuple romain sort renforcé. Ce renforcement naturel du corps est souligné à l'aide des mots prononcés par Pyrrhus: *quasi ab angue Lernaeo tot caesa hostium capita quasi de sanguine suo renascuntur* (1,13/18/, 19).

3. Contrairement à la *praefatio*, la présentation continue des événements chez Florus ne clôt pas la période de l'adolescence par la date de l'an 212 av. J.-C., année du tournant de la seconde guerre punique: dans sa narration, l'auteur considère que la deuxième grande période de la vie du *populus Romanus* termine l'époque qui précède les guerres puniques, puisque le peuple romain *prope quingentissimum annum agens cum bona fide adolevisset* (1,18/2,1/, 1). La conquête de l'Italie s'est réalisée, en effet, en ce temps-là, ainsi les conquêtes d'outre-mer qui suivaient peuvent vraiment marquer une période toute nouvelle, la *iuventus/iuventa*. Il n'y a pourtant pas de contradiction entre l'histoire événementielle présentée par Florus et sa préface, parce que, comme cela se voit par la manière dont l'historien expose les faits, entre 264 et 212 av. J.-C., il y a une période de transition, tout comme à la fin de l'*infantia* qui est l'époque des rois.

À la fin de son enfance, au déclin du royaume, Rome avait pris conscience d'elle-même, réparant son adolescence, et de même, malgré ses plusieurs combats, Rome n'a réussi à stabiliser définitivement sa position en Italie qu'en 212 av. J.-C., lorsqu'elle réussit à se débarrasser du corps étranger que représentait Hannibal.

En revanche, la *praefatio* et le début du récit des faits historiques concernant le déclenchement des guerres puniques coïncident quant à leur contenu et à leurs caractéristiques: c'est le *robur* qui marque la *iuventus/iuventa* de Rome (cfr. *ibid.*, 1), et, pendant cette période, le *populus Romanus* s'identifie, pour ainsi dire, à l'univers (cfr. *par orbi terrarum esse coepit* - *ibid.*). Mais par la suite, quand Florus continue par la présentation concrète de l'âge viril du peuple romain, on voit que, en somme, cette jeunesse n'est pas si forte, ni si innocente, ni si pure qu'elle pourrait être d'après les remarques théoriques et l'expérience de la biologie. En effet, la jeunesse du *populus Romanus* se compose, dans la narration de l'*Épitomé*, de trois périodes, dont seulement la première est bien saine, celle où Rome étend ses conquêtes à l'Afrique du Nord et aux îles environnantes: à la Corse, à la Sardaigne, à la Sicile, parce que, par exemple avec l'occupation de cette dernière, la ville éternelle ne fait que recoller à son corps une partie organique qui avait été *abscisa quasi revolsa* (1,18/2,2/, 2). Le *populus Romanus* change même de mode de vie en ce temps-là, tout comme, pendant son adolescence, il avait remplacé la vie pastorale de son enfance par l'agriculture, maintenant, au début de la *iuventus/iuventa*, il connaît mieux les *artes*. Mais cette modification de la civilisation ne conduit pas à l'abaissement de la *virtus* (*ibid.*, 4), ni de la *celeritas* (*ibid.*, 6), ni, surtout, à la décadence de la *principis populi dignitas* (*ibid.*, 32). En plus, le *certamen* continue avec les peuples sauvages voisins (*ibid.*, 32); entre les guerres, la *brevis sane quasi ad recuperandum spiritum requies* (1,19/2,3/, 1;

22/2,6/,1) empêche que le corps de l'empire s'alanguisse, s'affaiblisse. Il arrive ainsi que dans l'état habituel d'équilibre de l'organisme, c'est-à-dire pendant la jeunesse du *populus Romanus*, le *volnus imperii* causé par le désastre de Cannes ne doit pas être mortel, et c'est ainsi que *respirare Romanus et quasi ab inferis emergere* (1,22/2,6/, 15 et 23). La garantie de ce relèvement du peuple romain est l'harmonie interne et organique de la *virtus* et des *consilia* (1,22/2,6/, 26).

Mais lorsque Rome attaque les territoires au-delà de l'Afrique du Nord et des îles environnant l'Italie, des symptômes non souhaités commencent à se voir dans la virilité du *populus Romanus*, bien que les guerres continuent à se dérouler selon les règles de la biologie. Jusqu'à cette époque-là, c'était le *fatum urbis imperaturae* (1,22/2,6/, 20) qui semblait se manifester, mais à partir de ce moment-là les luttes s'écoulaient surtout *quodam casu quasi de industria adgubernante fortuna* (1,24/2,8/, 1). A cause de la guerre contre les Gallogrecs, l'*Asiatica amoenitas* (1,27/2,11/, 4) a une mauvaise influence même sur les mœurs des Romains, ce qui est prouvé par le cas de l'*adulter hostis* qui a entraîné à l'adultère la femme d'Orgiacotes (ibid., 6). Après la destruction de Carthage, *metu ablato aemulae urbis*, la *felicitas* de Rome commence à conduire à une hypertrophie (*luxuriari*) ce qui est normal dans une certaine étape du développement de la végétation (Plin., n.h., 17,178; Colum., de art., 11,1). Presqu'en même temps, le peuple romain a un *bellum iniustum* contre Numance (1,34/2,18/, 3), parce que les habitants de la ville *se ab omni bellorum contagione removerent* (ibid., 2).

Dans ces circonstances, il est un peu surprenant que Florus, après avoir glorifié Numance et pas du tout Rome, caractérise la période allant jusqu'à 133 av. J.-C. de la façon suivante: *Hactenus populus Romanus pulcher, egregius, pius, sanctus atque magnificus* (ibid., /2,19/, 1), c'est-à-dire, à ce moment-là, le peuple romain a été excellent physiquement et moralement, en gardant sa santé, son intégrité conforme aux bonnes mœurs, sa situation privilégiée, ses capacités sans pareilles et tout en restant en harmonie avec les dieux, il a pu accomplir la vocation de Rome: la réalisation - avec les mots de Salluste - du *magnum imperium populi Romani* (Cat., 52,10) auquel l'adjectif *magnificus* utilisé par Florus fait allusion. C'est pour cette raison que les *aurei sc. anni* (1,34/2,19/, 2) ont duré pour Rome jusqu'à la conquête de l'Hispanie.

Pour résoudre la contradiction existant entre la digression de caractère théorique et la présentation antérieure de l'histoire événementielle, il faut voir que Florus prend en considération des périodes transitoires comme p. ex. entre l'*infantia* et l'*adulescentia*, d'une part, et entre l'*adulescentia* et la *iuventus/iuventa*, d'autre part, avec la seule différence, qu'au lieu de deux, il en distingue trois dans la jeunesse, étant donné que la *senectus* à venir n'est pas un âge, absolument montant, mais partiellement descendant. La première période de la *iuventus* est montante en tout sens (la conquête de l'Afrique, de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse), la seconde apporte encore un certain développement (la soumission de la Macédoine, de la Syrie, de l'Hispanie etc.), par contre, dans la troisième, il se présente déjà certains signes inquiétants à l'ombre de la vieillesse prochaine, parce que la décadence se dessine de plus en plus, selon les mots de Florus: *reliqua saeculi, ut grandia aequae, ita*

*vel magis turbida et foeda et centum sequentes ferrei (sc. anni) plane et cruenti (1,34/2,19/, 1-3). C'est l'hypertrophie de l'empire qui a causé les vices de l'État romain (crescentibus cum ipsa magnitudine imperii vitiiis - ibid.), ce qui est la preuve la plus marquante de la conception biologique de l'histoire chez Florus. Bien que dans l'*excursus* esquissé à propos de la prise de Numance, Florus simplifie et mélange les périodes transitoires qui se sont dessinées par la présentation des événements, il souligne que les changements suivent les lois de la biologie. L'historien constate, que, même si les guerres menées contre les ennemis extérieurs élèvent la gloire de Rome jusqu'au ciel, le peuple romain, à cause de son déséquilibre intérieur, inséparable de sa croissance à l'extérieur (ibid., 5), a commencé à déchirer son propre corps, comme s'il avait perdu sa raison (*quasi per rabiem et furorem...semet ipse laceravit* - ibid., 4). Notre auteur souligne donc, cette fois-ci avec les preuves du biologisme, son idée indiquée déjà auparavant, à savoir que la croissance de l'empire aurait un optimum<sup>6</sup> qu'il ne devrait pas dépasser, même si les guerres menées contre les peuples extérieurs étaient justes - ce qui est affirmé par Florus dans une remarque (ibid., 5) - quoique dans un autre passage il essaie de donner sur les guerres romaines une opinion plus nuancée.*

En résumant, nous pouvons comprendre pourquoi la pensée de la perte de Rome peut apparaître justement au temps de la «robuste maturité» qui a tout de même une étape transitoire de crise, précédant la *senectus* de l'empire romain, même si la mort future ne se présente que dans la prédiction de Jugurtha, qui prétend que Rome se détruira un jour, quand elle aura eu un acheteur. Ici (1,36/3,1/,18), j'accepte la reconstruction de texte, proposée par Jahn et également par Halm, basée sur la tradition B et, en partie, sur celle de quelques manuscrits de e qui disent: *cum illum evaserat, certum erat non esse perituram*, c'est-à-dire «quand Rome avait échappé à Jugurtha (comme acheteur non bien vu), on a pris pour certain: Rome restera pour toujours». Ce qui veut dire que la certitude de cette conviction n'est valable que pour le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., c'est-à-dire la constatation n'exclut pas la mort naturelle de Rome dans l'avenir.

Malgré la victoire remportée sur Jugurtha, il n'est pas douteux que la santé du *corpus imperii* s'est ébranlée. Pour justifier cette supposition, l'historien présente plusieurs facteurs, mais c'est l'extension excessive de Rome qui était la première cause de l'ébranlement de la position de l'empire. Étant donné que Rome a dépassé les mesures de la croissance salubre (1,47/3,12/, 1-3; 6-7), le *populus Romanus* doit subir un âge de fer en décadence. Puis la guerre des alliés aussi a prouvé que le *corpus populi Romani* est composé de beaucoup de sortes de sangs italiens, *ipsum se regere non posset* (2,6/3,18/, 3 et 7). Même les *bella servilia* qui naissent *ex abundantia familiarum* dévastent *quasi pestilentia* (cfr. 1,47/3,12/, 10 et 2,7/3,19/, 8-9). De tout cela a résulté enfin, que *penitus intremuit omnique genere discriminum, civilibus, externis, servilibus, terrestribus ac navalibus bellis*

---

<sup>6</sup> Le problème a été déjà indiqué par M. ROSTOVITZEFF, *Gesellschaft u. Wirtschaft im Römischen Kaiserreich*, 1929, I, p. 113; cfr. J. STRAUB, *Reichsbewußtsein u. Nationalgefühl...*, dans: *Regeneratio imperii*, Bd. II, pp. 45-46.

*omne imperii corpus agitatedum est* (2,14/4,3/, 8). Mais puisque le sort du *populus Romanus* - comme Florus l'a précisé dans la *praefatio* - détermine le sort de l'univers, l'ébranlement de la santé de l'empire romain entraîne aussi les troubles (cfr. *conversione*) du *genus humanum* (ibid.).

Ce que signifie définitivement cette santé ébranlée de l'*orbis terrarum*, devient clair chez Florus, quand l'historien décrit, pour conclure son oeuvre, comme César Auguste a réussi à guérir le peuple romain au seuil de sa vieillesse: *prorum in omnia mala et in luxuriam fluens saeculum gravibus severisque legibus multis coercuit* (2,34/4,12/, 65). Le *princeps* n'apparaît pas ici comme un simple *moderator* ou un *rector rei publicae*, un homme d'État qui met en équilibre des affaires et qui les dirige vers leur marche régulière, mais comme le protecteur de la santé du peuple romain et ainsi de l'univers. L'utilisation des mots *fluens* et *coercuit* fait allusion à cela: ce sont en même temps des termes techniques médicaux. Pour illustrer cette constatation, lisons ce passage chez Celsus: *Si corpus profluit, sudor coercendus, requies habenda erit* (3,6,15). Florus veut donc souligner, qu'Auguste a souhaité freiner l'hypertrophie du *corpus imperii* en lui assurant le repos (*requies*) nécessaire, la reprise de sa force qui ne sont pas identiques à l'*inertia Caesarum* (cfr. *praef.*, 8)<sup>7</sup>.

Le gage de cette *requies* est en effet la paix de l'univers qui dérive de la position du *populus Romanus* et de son empire, formé par Auguste. En effet, le peuple romain a déjà subjugué toutes les nations à l'Ouest et au Sud et les *populi* qui restaient *immunes imperii* au Nord et à l'Est, levant leur regard au *populus Romanus* (*sentiebant...magnitudinem et victorem gentium populum Romanum reverebantur* - 2,34/4,12/, 61). Il est donc deux faits qui garantissent l'autorité de Rome, c'est-à-dire le fond de la paix de l'univers: ce sont la grandeur et une série de victoires auxquelles il ne faut pas renoncer quand bien même elles auraient déjà dépassé la mesure convenable. Autrement dit: le *populus Romanus* ne doit pas éviter le risque qui accompagne sa *magnitudo*, il doit accepter d'une part de montrer ses forces militaires, comme il l'a fait sous Trajan, ou bien garantir la *securitas*<sup>8</sup> romaine et universelle comme sous Hadrien, avec l'établissement du *limes*; ou encore, à l'exemple d'Auguste, unissant avec sagesse la politique militaire à une diplomatie habile, comme l'a fait, ensuite, Antonin le Pieux<sup>9</sup>, assurant ainsi la paix, tout comme Numa Pompilius à qui les contemporains le comparaient volontiers (Fronto, princ. hist., 1,11 Haines II p. 208)<sup>10</sup>. La réalisation de cette énorme tâche - selon Florus - repose définitivement sur les épaules du

---

<sup>7</sup> Ce n'est pas par hasard que la *Inventus* apparaît chez Auguste comme une notion spéciale dans le domaine religieux, cfr. P. LAMBRECHTS. Het begrip «Jeugd» in de politieke en godstienstige hervormingen van Augustus, LAC, 17, 1948, pp. 355-371.

<sup>8</sup> Cfr. G. LEMCKE. Die Varusschlacht. Eine Quellenuntersuchung zum Bericht des Florus [Diss.], Hamburg, 1936

<sup>9</sup> Voir R. SYME, La Dacie sous Antonin le Pieux, StCl., 3, 1961, p. 131.

<sup>10</sup> Les lieux concernant ce thème chez les auteurs postérieurs: SHA, vita Ant.P.,2,2; Eutr., 8,4; epit.de Caes.,15,3; Cass. Dio 70,5; cfr. R. KLEIN, Die Romrede des Aelius Aristides, Einführung, Darmstadt, 1981, p. 148 et note 55.

*populus Romanus*, ce dernier compris au sens traditionnel du mot, lequel peuple résulte de l'union du sang peuples de Rome et de l'Italie et des provinces déjà latines pour pouvoir accomplir son rôle avec la diffusion de sa civilisation et avec le maintien de la paix mondiale. Les autres nations n'en sont pas capables, ainsi p. ex. les Grecs qui ont connu la civilisation, mais sont devenus des *Graeculi* sous leurs conditions climatiques et géographiques. Les autres peuples, barbares sauvages et féroces par leur nature même et par les conditions climatiques et géographiques qu'ils subissent, ne peuvent faire qu'exécuter leur tâche de civilisation indiquée et définie par Rome (cfr. 2,25/4,12/, 12: *Delmatae*;2,33/4,12/, 60: *Astures* etc.); ou bien ils doivent lui rendre hommage, si une fois la *fortuna* ne leur a pas permis de constituer leur État autonome, comme p. ex. les Hispaniens (1,33/2,17/, 15). Voilà, en gros, la synthèse de la conception biologique de l'histoire universelle de Florus.

En dernière analyse, Florus n'a accepté que partiellement la conception historique de Tacite, concernant les peuples soumis, ceux qui vivaient autour de l'empire, même s'il accentue plus fortement l'hégémonie du *populus Romanus* traditionnellement conçu dans le rôle du *princeps gentium populus* ou du *victor gentium populus*, mais d'autre part - excepté les Hispaniens - il condamne ou méprise assez les autres nations. En même temps, Florus comprend la *pax Romana* dans un sens plus large que Tacite, comme une étape du développement organique de l'histoire universelle et comme une garantie pour la paix mondiale, même si la croissance outre mesure de Rome apporte une situation de danger permanent. Mais temporellement, on peut surpasser celle-ci avec la «mise en marche de bras» de l'empire ou bien avec la «sécurité» renforcée, ou avec le mélange raisonnable des deux facteurs. La vieillesse du *populus Romanus* peut ainsi avoir une période saine provisoirement renforcée qui ne peut pas contrarier tout de même les règles de la nature, ainsi la mort comme dernière étape ne doit pas être incertaine. Par conséquent, malgré la glorification du *populus Romanus*, la mise au point de l'histoire présentée par Florus à l'occasion du 900<sup>e</sup> anniversaire de Rome a un certain caractère tragique malgré le récit avec aisance.

Or, dans les cadres d'un bréviaire, Florus a su renouveler l'historiographie romaine, en exprimant une conception très complexe de l'histoire, basée de façon conséquente sur un point de vue organique et naturel. La forme résumée n'a fait aucun obstacle à l'auteur pour formuler, avec éloquence, des idées bien élaborées et originales, adressées tout de même à un public étendu des élites, en donnant une vision générale sur l'histoire entière de Rome, et en évitant de se perdre dans les détails.